

Comment je suis devenu (et suis resté) un supporter du Racing Club de Lens

Essai d'autoanalyse d'une passion partisane

Laurent Brassart

neder-
landse
versie
P. 51

Je suis né au football dans une cour de récréation de la fin des années 70. Ce n'était alors pour moi qu'un jeu – davantage qu'un sport –, dont la pratique s'est poursuivie, sans brio, dans le petit club d'un bourg de Picardie. Je me souviens alors que les maillots les plus portés à l'entraînement par mes équipiers étaient ceux, verts de Saint-Etienne ou canari du FC Nantes. Moi je n'en avais alors aucun de particulier.

Je suis tombé dans la séduction du football-spectacle un peu plus tard, au cours de la tragédie nationale collective de cette chaude nuit sévillane d'une demi-finale de coupe du monde en 1982 disputée entre une Carmen française et un toréador allemand. Ce jour traumatisant joua le rôle d'une cérémonie initiatique à la passion footballistique au moins pour toute ma génération. Mais, depuis la Picardie, il n'évoluait aucun grand club régional sur lequel projeter la passion naissante pour le football-spectacle. Certes la médiatisation croissante du football dans les années 80 permettait bien des processus d'identification à de brillantes équipes d'ailleurs : le FC Nantes, les Girondins de Bordeaux, la Juve de Platini et Bonieck, le Milan de Gullitt et Van Basten ou le Naples de Maradona. Je les aimais tous, ces équipes et ces joueurs, mais sans que naisse pour autant un parti pris passionnel. Bref, rien n'était joué pour que je devienne supporter d'un club et encore moins du RCL.

À la qualité du match sur le terrain s'ajouta au cours de cette décennie 80 si décisive la fascination de toute une génération de jeunes – la mienne – pour le nouveau spectacle des tribunes et son corollaire, « la révolution du supporterisme » telle qu'elle était apparue en Grande-Bretagne et en Italie dans les



années 70. Ayons l'honnêteté de reconnaître que ni la tragédie du Heysel en 1985 ni celle de Hillsborough en 1989 n'ont entamé la curiosité parfois malsaine de beaucoup d'entre nous pour les tribunes incandescentes. Aux punks de la fin des années 70 qu'encore trop jeunes nous n'avions pu connaître succédait un nouveau modèle de rebelle : l'ultra. D'un côté, la flamboyance des tribunes italiennes, leur théâtralité servie par la chorégraphie de leurs *tifos* et de leurs fumigènes, de l'autre les chœurs qui s'élevaient de ces *terrace* (tribunes debout) anglaises bondées, exercèrent un incontestable pouvoir de fascination sur les jeunes passionnés de football des années 80-90.

C'est dans ce contexte que le Racing Club de Lens fit irruption dans ma vie et probablement dans celle de beaucoup d'autres jeunes, alors que nous n'étions ni enfants, ni petits-enfants de mineurs, et pire encore, pas même natifs ni résidents du bassin minier ! Sans le savoir, nous étions représentatifs de ce nouveau public du RCL, issu des classes moyennes de Picardie, du Nord et du Pas-de-Calais, parfois de Belgique, qui voisinerait en bonne intelligence avec sa composante sociologique minière originale, au point de faire siens leur histoire et leur rapport au club.

Depuis a commencé une dépendance aux résultats hebdomadaires et aux informations relatives au club, une relation qui dure depuis plus de vingt ans. C'est à cette dépendance que je dois une de mes plus belles joies personnelles – la nuit du sacre du 9 mai 1998 –, c'est à cause de cette dépendance également que mes proches durent supporter des scènes tantôt cocasses tantôt gênantes. Telle cette éruption de joie lâchée déchirant l'ambiance feutrée d'un

dîner, après que la consultation discrète de mon smartphone m'a informé de l'inattendue victoire de « mon » équipe dans un match décisif. Pas facile ensuite pour mon épouse d'expliquer aux convives que, non, son mari n'est pas atteint de la maladie de Tourette, mais seulement un peu trop amoureux de son club de foot !

Un phénix !

Qu'avait donc le RCL pour nous séduire en ce début des années 90 ? Qu'avait-il de plus que le LOSC (Lille) ou même le VAFC (Valenciennes) ?

Certainement pas un palmarès glorieux, mais une aura quasi magique, étroitement liée à la formidable ambiance de ses tribunes et plus encore aux mobilisations symboliques que véhiculaient son équipe et ses supporters. Car, faut-il le rappeler, en matière de passion, les émotions supplantent largement la raison.

En effet, quitte à supporter une équipe du Nord, avouons que l'ennemi honni des supporters lensois, le LOSC, disposait d'une carte de visite bien plus séduisante. Le jeune club lillois, fondé en 1944, s'était imposé immédiatement comme le grand club français de l'après-guerre et, de 1946 à sa relégation en D2 en 1955-56, il remplit avec efficacité et gourmandise une belle armoire à trophées (champion de France en 1946 et 1954, quatre fois vice-champion de France de 1948 à 1951, cinq fois vainqueur de la coupe de France de 1946 à 1955). Mais en ce début des années 1990, le LOSC végète en championnat. Plombé par des problèmes financiers qui lui interdisent toute ambition sportive, doté d'un stade vétuste (Grimonprez-Jooris), il n'a guère d'atouts à faire valoir. En revanche, le Racing Club de Lens a derrière lui une histoire aussi longue que son palmarès est étriqué. Fondé en 1906, le club ne peut se prévaloir d'aucun titre majeur depuis l'institutionnalisation du professionnalisme en France en 1931.

Au contraire du LOSC, le club sans titre et l'éternel Poulidor du football français qu'était le RCL enclenchait une dynamique sportive renaissante. En 1991, une valeureuse équipe remonte en L1, bouscule les hiérarchies établies, se classe 8e au classement et laisse augurer d'un avenir radieux – que confirmera le premier titre de champion acquis le 9 mai 1998. L'ossature de l'équipe des années 90 a tout pour plaire : des jeunes du coin, le plus souvent formés au club, renforcés successivement au cours de la décennie par des joueurs qui adhèrent aux valeurs d'humilité, d'abnégation et de combativité que le club est censé incarner. Son équipe est celle de très bons joueurs en général mais d'aucune star internationale en particulier. Réalité ou résultat d'une action marketing brillamment menée, l'impression d'une égalité des joueurs dans la joie et la peine, dans le vestiaire et sur le terrain, se dégage de cette équipe, héritière des équipes de joueurs-mineurs du passé et symbole d'une région industrielle septentrionale en voie de reconversion, fraternelle et laborieuse, qui gagne !

Car le RCL entame alors, avec sa nouvelle équipe dirigeante centrée autour

de l'entrepreneur Gervais Martel, un nouveau cycle de son histoire (1991-2008), le plus glorieux à ce jour. Le RCL ressemble à un phénix, qui aurait connu plusieurs cycles de vie. De sa fondation en 1906 à son passage au professionnalisme en 1934, le club répond d'abord à une stratégie de distinction sportive de la petite bourgeoisie du centre de Lens vis-à-vis des nouvelles populations minières toujours plus nombreuses à s'installer dans les corons de la périphérie de la ville. En 1934, le club, désormais professionnel, passe sous l'égide de la Compagnie des mines de Lens, bénéficie d'un nouvel écrin – le stade Bollaert – et devient le club des « gueules noires », encadré par le paternalisme de la Compagnie des mines. L'histoire du RCL est désormais liée à celle de la mine. En 1937, le RCL accède pour la première fois de son histoire à la première division. Après la guerre commence un troisième cycle : après un purgatoire en D2 de 1947 à 1948, consécutif à la nationalisation de la Compagnie des mines et à la réduction de son budget sportif, le Racing retrouve l'élite et s'y maintient jusqu'en 1968. Le club et son stade sont désormais la propriété des Houillères, mais la municipalité lensoise socialiste du docteur Schaffner le soutient financièrement de plus en plus. La ville et les corons, les commerçants et les mineurs, les Houillères et la municipalité, si opposées avant-guerre, se rapprochent progressivement autour du club. Le RCL se transforme en « un agent de consensus », pour reprendre l'expression pertinente de l'historienne Marion Fontaine¹. Plus que jamais le RCL a vocation à incarner à la fois la population de Lens et les gueules noires du bassin minier : en 1955, son blason est désormais flanqué d'une lampe de mineur. Sur le plan sportif, il écrit sa première grande belle page : deux fois vice-champion de France (1956 et 1957), finaliste de la coupe de France en 1948 et trois fois vainqueur de la coupe Charles Drago (1959, 1960, 1965). Mais avec la fermeture progressive des mines, le désengagement financier des Houillères, les meilleurs joueurs partent et l'équipe est rétrogradée en D2 à l'issue de la calamiteuse saison 1967-68. En 1969, les Houillères cessent de financer leur club, qui se municipalise, et le condamnent à abandonner le professionnalisme. Dès lors, un quatrième cycle de vie du RCL se dessine, un cycle qui se caractérise essentiellement par sa municipalisation et l'apparition d'une nouvelle culture du supporter. Le maire de Lens, André Delelis, rachète pour un franc symbolique le stade Bollaert (alors d'une capacité de 25 000 places) aux Houillères en 1976, travaille à modifier l'image du club pour ne pas résumer l'identité du club à la seule culture minière : en 1979, derrière la lampe de mineur du blason apparaît l'armorial (une tour) de Lens². À l'issue de la saison 1973-1974, le RCL retrouve l'élite du football français jusqu'en 1989. L'engouement pour le RCL repart sur des bases et surtout des pratiques totalement neuves. Aux traditionnelles familles endimanchées se substitue le peuple des supporters, vêtus aux couleurs du club tandis que les fanfares envahissent les travées. L'autocontrainte disciplinaire de jadis est balayée par le théâtre de l'expression des passions partisans individuelles et collectives. Au stade Bollaert, le carnaval n'est plus une réjouissance



de saison mais bel et bien un rite permanent : dans un contexte de désindustrialisation et de chômage des jeunes, la fête garantit la vitalité du lien social. L'affluence est considérable pour un club français, entre 10 000 et 19 000 spectateurs par match en moyenne, de 1974 à 1988). Baptisé

« meilleur public de France » (on ne saura jamais qui est l'auteur de cette flatteuse formule), Lens porte la capacité de son stade à 50 000 places en 1984, en construisant trois nouvelles tribunes. Sur le terrain, l'équipe ravit ses supporters : une finale de coupe de France perdue contre le grand Saint-Etienne en 1976, un titre de vice-champion en 1977, des participations répétées à la coupe d'Europe dont un mythique 6-0 infligé à Bollaert à la Lazio de Rome le 2 novembre 1977. Le club se révèle une pépinière de jeunes prodiges et les exploits du RCL agissent en palliatif du sinistre économique du bassin minier. Mais endetté, mal adapté aux trop rapides transformations des modèles économiques du football des années 80, le RCL sombre à nouveau à l'issue de la saison 1989/90. Gervais Martel, entrepreneur local, fils d'un ingénieur des mines, reprend en main les destinées du club et, en partenariat avec le maire André Delelis, impulse une nouvelle dynamique économique, sportive et symbolique. Autour du club s'agrègent désormais beaucoup d'acteurs économiques du Nord-Pas-de-Calais qui n'ont pas ou plus grand chose à voir avec le passé minier de la région. La formation de jeunes joueurs est promue contre l'achat de « stars » du ballon rond, en opposition avec le modèle triomphant de l'Olympique de Marseille de Bernard Tapie qui empile alors succès, stars mondiales et pratiques douteuses.

« Je » devient un « autre »

Le RCL et l'OM partagent cependant une véritable dimension de « club populaire », notamment en maintenant l'abonnement à prix modéré en tribunes populaires. Résultats sportifs aidant, les foules partisans convergent plus nombreuses que jamais vers Bollaert, qui voit exploser sa fréquentation (jusqu'à 49 000 personnes lors du Lens/Marseille en février 1992). Malgré des relégations successives à l'échelon inférieur depuis 2008, le RCL peut toujours se targuer d'appartenir au cercle très fermé des 5-6 clubs disposant des plus fortes affluences du championnat de France.

46 Et pour les nouveaux venus des années 1990, ceux qui, comme moi, ne sont pas du bassin minier, la magie opère, d'autant mieux que Bollaert est devenu une

place forte de la nouvelle culture footballistique française.

Déjà, depuis les années 70, le peuple de Bollaert était en avance dans la révolution du supportariat. Cela ne l'empêcha pas de se convertir aux nouvelles formes anglaises et italiennes révélées au cours des années 80. Quand l'OM regarde du côté transalpin, les supporters de Bollaert adoptent un modèle mixte. Des Britanniques, ils ont massivement adopté la puissance des chants choraux mais sans le hooliganisme. D'Italie et de Marseille arrive le modèle d'organisation en groupes d'ultras : en 1993 et 1994 apparaissent les Kop Sang et Or, les Red Tigers et les North Devils, qui cohabitent, non sans frictions parfois, avec les supporters traditionnels. Mais de ces cohabitations intergénérationnelles au sein du kop entre vieux supporters lensois et jeunes ultras résulte probablement cette relative capacité à éviter tout basculement vers le hooliganisme. Du coup, Bollaert se colore de plus en plus de *tifos* spectaculaires et résonne de la ferveur des chants lancés par le kop de la tribune Marek et repris en chœur par les autres tribunes. Aller à Bollaert revient désormais à faire une expérience sensible. C'est accepter de se livrer à une ambiance qui vous enveloppe, vous retient et vous ensorcelle. Le « je » devient un « autre », capable d'exulter, de vociférer et de partager une expérience avec son voisin de tribune qui devient son *alter ego* éphémère, son frère d'un moment, ayant revêtu les mêmes oripeaux (une écharpe le plus souvent) ou partageant le même chant. Ce « je » se fond surtout dans un « nous », défini *a minima* comme « le peuple de Bollaert », le « Lensois », un « nous » qui recouvre une fierté régionaliste, celle d'un grand Nord industriel, populaire, festif et fraternel, d'un Nord façonné par des valeurs ouvrières mythifiées dont Lens devient le paradigme. S'incorporer à ce « nous » signifie faire sienne son histoire ou plutôt sa légende, croire en ses caractéristiques sociologiques fantasmées, partager son dolorisme (titres perdus, injustices arbitrales, etc.). Devenir supporter, c'est entrer en religion. C'est se lier avec d'autres pourtant si différents de soi, c'est communier avec eux par la liturgie des chants et des gestes dans la cathédrale du stade, c'est se reconnaître dans un dispositif de symboles d'appartenance (l'écharpe, l'autocollant sur l'automobile, etc), c'est aussi souffrir le martyre et éprouver parfois une transcendance émotionnelle — je ne laisserai à personne le droit de contester que j'aie pu atteindre un véritable orgasme footballistique le 9 mai 1998 avec le sacre de Lens et, le 12 juillet suivant, avec celui de l'équipe de France. Être supporter c'est aussi adorer collectivement une divinité païenne et quelque peu futile : un club, entité permanente — davantage qu'une équipe, réalité trop humaine et trop éphémère — de football.

Pour autant, ne faisons pas du supporter, un idiot qui aurait abdiqué toute raison. Hors du stade et de la sociabilité supportariale, le supporter sait parfaitement mettre sa passion à distance ... au point d'essayer parfois de tenter l'expérience de l'autoanalyse !

répulsif. Et cet autre, il s'incarne dans le LOSC et le PSG. Du LOSC, le supporter lensois, « forcément populaire », cultive l'image volontairement erronée d'un club bourgeois, sans aucune assise populaire et donc finalement sans raison d'être, en quelque sorte un Monaco du Nord détenu par de grands patrons (ainsi de Michel Seydoux, héritier d'une puissante dynastie patronale du textile du Nord). Le Lensois que je suis se surprend à ricaner de mépris quand il constate que pour remplir son stade le LOSC en est réduit en 2017-2018 à distribuer des flyers sur les marchés et à projeter des spots publicitaires sur les écrans des cinémas de la métropole lilloise. Hormis un incontestable noyau dur de supporters, le LOSC peine à trouver son public. Quant à la détestation du PSG, elle tire ses origines, là encore, d'un jeu de représentations plus ou moins mythifiées : le PSG incarnerait l'arrogance de la capitale, le pouvoir corrompteur de l'argent et sa toute puissance. Ce « nous » peut néanmoins être inclusif, en témoignent les excellentes relations entretenues avec les supporters des autres clubs régionaux, ceux du VAFC, de Calais ou de Boulogne, ou celui de Saint-Etienne, qu'unissent au RCL un identique passé ouvrier et un présent caractérisé par le sentiment de déclasserment économique et social face à leurs capitales régionales. Déclasserment d'autant plus mal vécu que, reflet de leur puissance économique actuelle, Lyon et Lille ont connu depuis 2002 une renaissance spectaculaire de leurs clubs de football !

La meilleure artisanerie de France

Confessons-le, cette autoconstruction du supporter ne repose que sur la fabrication et l'entretien de quelques vérités mais aussi de beaucoup de mythes. Les travaux du sociologue William Nuytens les ont pertinemment déconstruits et ont démontré que le supporter lillois n'est pas plus bourgeois que le supporter lensois d'aujourd'hui n'est exclusivement ouvrier³. La puissance performative des mythes est d'autant plus efficace lorsque ces derniers sont relayés et colportés. En 2008, le film *Bienvenu chez les Ch'tis* de l'Armentériois Dany Boon représente lui aussi le RCL et ses supporters un soir de match dans leur tribune comme le symbole de cette région festive et accueillante. En 2010, un opérateur de téléphonie organise une campagne publicitaire nationale intitulée « le 12e homme », qui oppose deux images : sur une affiche, on voyait un supporter lensois bonhomme avec sa grosse caisse au milieu de la rue d'un coron et sur une autre les membres d'une grande famille bourgeoise dans son salon 1900, tapis persan au sol, portraits des ancêtres aux murs, revêtus du maillot du LOSC ! Le musée du Louvre-Lens ne fut pas en reste avec son exposition participative « RC-Louvre, mémoires sang et or » en 2016.

Mais ces représentations, même mythiques, ne seraient rien sans la transmission entre les générations. Quels parents supporters n'ont pas inculqué à leur progéniture que l'amour d'un club était « une école de la fidélité » ? Venir avec ses enfants au stade pour la première fois est un rituel que tout supporter,

même assagi, n'a pu oublier. La transmission d'une communauté de valeurs mythiques (« Lens c'est le Nord », sa culture, ses valeurs, « Lens, c'est une famille ») explique la fidélité du public lensois. Comment comprendre autrement que les jeunes soient encore si présents à Bollaert, eux qui n'ont pas connu à 20 ans l'extase du titre de 1998 ni les belles victoires en coupe d'Europe, eux qui n'ont connu que les décevants résultats du RCL depuis dix ans et les turpitudes de sa gestion financière ? Le RCL continue de plaire, plus pour ses nombreux supporters et l'expression bruyante de l'amour passionnel qu'ils portent à leur club, que pour le spectacle sur le terrain. Pas plus tard qu'en cette année 2017, la performance documentaire théâtrale *Stadium* de Mohammed El-Khatib, centrée sur l'expérience supportariale lensoise, qui ne convoque pas moins de soixante supporters sur scène, a remporté un véritable triomphe au pourtant très branché et très élitiste Théâtre de la Colline à Paris, dont une représentation fut même honorée de la présence de l'ancien président François Hollande. Tout fonctionne comme si l'idéal type du « supporter » populaire était le « Lensois », et cette reconnaissance nationale irrigue la fierté lensoise.

On a beau savoir qu'à Lens le col blanc fréquente autant les tribunes que le col bleu, que l'homme économiquement prospère assis dans un salon de la tribune présidentielle Lepagnot assiste au même spectacle que le chômeur en tribune populaire Marek ou Trannin, il n'empêche : Lens reste le club populaire par excellence. On a beau savoir qu'un grand stade comme Bollaert mélange les milieux sociaux, les générations, les sexes (encore que le stade reste majoritairement masculin), il n'empêche : Lens reste un club d'ouvriers. On a beau savoir que la violence et la bêtise peuvent aussi surgir, il n'empêche : Lens possède le « meilleur public de France ». On a beau avoir pris conscience qu'à 18 ans on braille dans le kop au milieu des fans les plus ardents, qu'à 25, une réussite universitaire en poche, on migre sans regret vers les tribunes latérales plus familiales et plus suivistes en terme d'ambiance, et qu'à la quarantaine venue, tenant la main de ses enfants à qui l'on a soigneusement, dans un rituel d'initiation, noué avec émotion leur première écharpe sang et or autour du cou, on ne refuse plus de s'asseoir dans cette « tribune présidentielle » jadis tant honnie pour son conformisme respectueux, il n'empêche. Toutes ces vérités sociologiques et historiques, le supporter a beau les connaître, il les niera avec vigueur. Car chaque supporter a fait sien la dernière tirade du western de John Ford, *L'homme qui a tué Liberty Valance* : « si la légende est plus belle que l'histoire, alors écrivez la légende ».

Mais se pose alors une question cruciale : pourquoi préférer la légende à la vérité, le mythe à la raison, le statut de supporter à celui de spectateur ?

Parce que le mythe rend le quotidien plus vivable, parce qu'il donne du relief à la platitude, de la gaieté à l'ennui. Sans la passion partisane, le football n'aurait aucune place dans l'économie dramatique du spectacle, il ne serait pas l'un des meilleurs « drames exemplaires de notre époque » selon l'ethnologue

Christian Bromberger ? Laissons-lui le dernier mot : « Si la recherche d'émotions est un des ressorts essentiels du spectacle sportif, la partisanerie est la condition nécessaire pour assurer le maximum d'intensité pathétique à la confrontation. Elle est également indispensable pour éprouver pleinement le sentiment d'être acteur d'une histoire incertaine qui se construit sous nos yeux et dont on pense, dans les gradins, pouvoir infléchir le dénouement par une intense participation vocale et corporelle. Contrairement au film ou à la pièce de théâtre, les jeux ne sont pas ici déjà faits avant la représentation ⁴. »

Voilà pourquoi je suis devenu supporter et je le suis resté ! ■

NOTES

- 1 Sur l'histoire politique et sociale du RCL, cf. Marion Fontaine, *Le Racing Club de Lens et les « gueules noires »*. *Essai d'histoire sociale*. Paris, Les Indes savantes, 2008.
- 2 *Ibid.*
- 3 Williams Nuyttens, *La Popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*. Arras, Artois presses université, 2004.
- 4 Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris, Bayard, coll. « Agora », 1998, p.30-31

Hoe ik supporter van Racing Club de Lens werd (en ben gebleven)

Zelfanalyse van een partijdige passie

Laurent Brassart

Mijn voetbalkundig leven begon op een speelplaats aan het eind van de jaren zeventig. Voetbal was daarmee voor mij eerder een spel dan een sport, dat ik zonder noemenswaardig succes voortzette in de kleine club in een stadje in Picardië. Ik herinner me dat de meesten van mijn ploeggenoten tijdens de training voetbalshirts droegen in de groene kleuren van Saint-Etienne of het kanariegeel van FC Nantes. Indertijd had ik geen persoonlijke voorkeur.

Enige tijd later zwichtte ik definitief voor de charmes van het voetbal-spektakel, tijdens de collectieve nationale tragedie van die hete nacht in 1982 in Sevilla waarbij een Franse Carmen het tegen een Duitse stierenvechter opnam in de halve finale van de wereldbeker. Deze traumatische dag zou de rol van inwijdingsceremonie spelen die de voetballiefde van in ieder geval heel mijn generatie in één keer deed ontvlammen. In Picardië was er echter geen enkele grote regionale club te vinden waarop ik mijn ontluikende passie kon richten. Toegegeven, de groeiende aandacht in de media voor voetbal in de jaren tachtig maakte het mogelijk veel briljante teams van elders te leren kennen: FC Nantes, Girondins de Bordeaux, het Juve van Platini en Boniek, het Milan van Gullit en Van Basten of het Napels van Maradona. Ik hield van al deze clubs en spelers, maar zonder dat er sprake was van een daadwerkelijk gepassioneerde relatie. Kortom, niets duidde erop dat ik supporter van een specifieke club zou worden en al helemaal niet van Racing Club de Lens (RCL).

Na de “supportersrevolutie” in de jaren zeventig in Groot-Brittannië en Italië, kreeg een gehele generatie Franse jongeren – de mijne – gedurende het cruciale decennium van de jaren tachtig een ware fascinatie voor voetbal. Deze fascinatie had niet alleen betrekking op de kwaliteit van de wedstrijd, maar ook op het nieuwe spektakel dat men op de tribunes aantrof en daaromheen. Laten we eerlijk zijn over het feit dat noch het Heizeldrama in 1985 noch dat van Hillsborough in 1989 de soms ongezonde nieuwsgierigheid van velen onder ons voor verhitte tribunes heeft geremd. Na de punker van de jaren zeventig, die we door onze jonge leeftijd niet goed kenden, ontstond een nieuw soort rebel: de ultra. Het flamboyante van de Italiaanse tribunes met de theatraliteit van hun *tifo's* en rookbommen enerzijds en de koren die klinken van de afgeladen Engelse *terraces* (staantribunes) anderzijds, oefenen een onweerstaanbare aantrekkingskracht uit op voetbalgekke jongeren in de jaren tachtig en negentig.

Hetzelfde gold voor vele andere jongeren die noch kinderen, noch kleinkinderen van mijnwerkers waren. Sterker nog: sommigen waren niet eens afkomstig uit of bewoners van de mijnstreek! Zonder het te weten waren we representatief voor dit nieuwe RCL-publiek, afkomstig uit de middenklasse van het Noord-departement, Picardië, Pas-de-Calais of soms België. We onderhielden als burens dusdanig goede banden met het oorspronkelijke bevolkingsdeel dat in de mijnen werkzaam was, dat we ons hun geschiedenis en relatie met de club toe zouden eigenen.

Sindsdien is er een verslaafdheid aan wekelijkse resultaten en clubgerelateerde informatie ontstaan, een situatie die al meer dan twintig jaar voortduurt. Toch heb ik juist hieraan één van mijn mooiste momenten van persoonlijke euforie te danken, de huldignacht van 9 mei 1998. Het is echter eveneens aan deze verslaafdheid te wijten dat mijn familieleden scènes hebben moeten verdragen die nu eens grappig, dan weer ongemakkelijk waren. Zoals een plotselinge onbeschaamde uitbarsting van vreugde die de gezellige sfeer van een etentje abrupt doorbreekt, nadat het discreet raadplegen van mijn smartphone me op de hoogte heeft gebracht van de onverwachte overwinning van “mijn” team in een beslissende wedstrijd. Geen sinecure voor mijn vrouw om de tafelenoten vervolgens uit te leggen dat haar man niet aan de ziekte van Tourette lijdt, maar slechts een tikje te verslingerd is aan zijn voetbalteam.

Een feniks!

Wat zorgde ervoor dat RCL ons zo aansprak in de vroege jaren negentig? Wat had de club meer dan LOSC (Rijsel) of zelfs VAFC (Valenciennes)?

Zeker geen volle prijzenkast, maar wel een nagenoeg magische uitstraling en aantrekkingskracht door de geweldige sfeer op de tribunes en de indrukwekkende schare supporters die zich trouw mobiliseert voor hun team. Het behoeft waarschijnlijk nauwelijks nadere toelichting, dat emoties de rede eenvoudig verdringen daar waar het ware passies betreft.

Laten we wel wezen, als je supporter van een team uit het noorden van Frankrijk wilt zijn, dan kun je niet anders dan toegeven dat LOSC, de gehate vijand van de Lens-supporters, een veel aantrekkelijker visitekaartje had. De jonge club uit Rijsel, opgericht in 1944, vestigt zich onmiddellijk als dé grote Franse club in de naoorlogse periode. LOSC vult van 1946 tot zijn degradatie naar de eerste divisie in 1955-56, gretig en met grote efficiëntie een fraaie trofeeënkast (Frans kampioen in 1946 en 1954, viermaal vice-kampioen tussen 1948 en 1951, vijfvoudig winnaar van de Coupe de France van 1946 tot 1955). Begin jaren negentig wil het echter maar niet lopen voor LOSC in de competitie. De club wordt geconfronteerd met financiële problemen die iedere sportieve ambitie de kop indrukken en speelt in een vervallen stadion (Grimonprez-Jooris); er is weinig van de vroegere glorie over. Aan de andere kant heeft Racing Club de Lens een clubhistorie die even lang is als de prijzenkast bescheiden in omvang. De in 1906

opgerichte voetbalvereniging heeft geen enkele belangrijke titel gewonnen sinds de professionalisering van het Franse voetbal in 1931.

In tegenstelling tot LOSC, weet RCL de eeuwige tweede van de Franse competitie, de titelloze reeks echter in positieve zin om te buigen. In 1991 promoveert een dapper elftal naar de eredivisie, waar het de gevestigde orde doorbreekt en de achtste plaats inneemt. De toekomst ziet er rooskleurig uit, wat bevestigd wordt door het veroveren van de eerste landstitel op 9 mei 1998. Het team van de jaren negentig heeft werkelijk alles te bieden: zowel jong talent dat grotendeels afkomstig is uit de jeugdopleiding van de club als spelers van buitenaf die in de loop van het decennium het elftal versterken en die de centrale teamwaarden van bescheidenheid, onbaatzuchtigheid en strijdlust delen. Het elftal bestaat uit erg goede spelers, maar geen enkele internationale ster. Of het nu op waarheid berust of het resultaat is van een briljante marketingcampagne is onduidelijk, maar er ontstaat een beeld van een team dat eenheid en saamhorigheid uitstraalt in voor- en tegenspoed, in de kleedkamer en op het veld. Een team dat erfgenaam is van de voormalige ploegen van voetballende mijnwerkers, symbool staat voor een zich heruitvindende noordelijke industriële regio, broederschap en werklust hoog in het vaandel heeft staan, en wint!

Met het aantreden van een nieuw managementteam aangestuurd door ondernemer Gervais Martel, gaat RCL een nieuwe fase van zijn geschiedenis in (1991-2008), de meest glorieuze tot nu toe. De club doet denken aan een feniks die verschillende levenscycli doorloopt. Van de oprichting in 1906 tot de overgang naar professioneel voetbal in 1934 volgt de club in eerste instantie een strategie waarbij de kleine bourgeoisie van het centrum van Lens in sportief



Feest in de straten van Lens in de nacht van 9 mei 1998 /
La fête pendant la nuit du 9 mai 1998 dans les rues de Lens



opzicht gescheiden wordt van de mijnwerkers die zich in steeds grotere getale vestigen in de mijnwerkersbuurten aan de rand van de stad. In 1934 komt de nu professionele club in handen van de “Compagnie des Mines de Lens” met een nieuw kroonjuweel – het Bollaert-stadion – en met als resultaat dat RCL de club van en voor de “gueules noires” (mijnwerkers) wordt. Omlijst door het paternalisme van de mijnwerkersvereniging, zijn de geschiedenis van de voetbalclub en die van de mijnen voortaan met elkaar verweven. In 1937 bereikt RCL voor het eerst de eredivisie. Na de oorlog begint

een derde cyclus: na twee jaar vagevuur in de eerste divisie van 1947 tot 1948, het directe gevolg van de nationalisering van de mijnwerkersvereniging en de vermindering van zijn sportbudget, vindt Racing de weg terug naar de elite om daar tot 1968 stand te houden. De club en het stadion zijn nu eigendom van de kolenmijnen, maar het socialistische gemeentebestuur van Lens, onder de leiding van burgemeester Dr. Schaffner, verleent steeds meer financiële steun. De stad en de mijnwerkersbuurten, de handelaars en de mijnwerkers, de gemeente en de kolenmijnen waren voor de oorlog sterk tegen elkaar gekant, maar slaan nu verenigd rondom de club langzaam maar zeker de handen ineen.

RCL verandert in een “werktuig voor consensus” om de treffende uitdrukking van historica Marion Fontaine¹ te gebruiken. Meer dan ooit beoogt RCL zowel de inwoners van Lens als de werkers van het mijngebied te belichamen: vanaf 1955 wordt het blazoen geflankeerd door een mijnwerkerslamp. Op sportief gebied beschrijft de club zijn eerste grote mooie pagina: tweemaal vicekampioen van Frankrijk (1956 en 1957), finalist van de Coupe de France in 1948 en drievoudig winnaar van de Charles Drago Cup (1959, 1960, 1965). Maar met de geleidelijke sluiting van de mijnen en het intrekken van de financiële steun van de kolenmijnen, vertrekken de beste spelers en degradeert het team naar de eerste divisie na het rampzalige seizoen 1967-68. In 1969 stoppen de kolenmijnen definitief de financiering van hun club die vervolgens onder beheer van de gemeente gebracht wordt en zo noodgedwongen de deelname aan de professionele competitie staakt. Vanaf dat moment breekt een vierde levenscyclus van RCL aan, waarbinnen de transformatie tot een door de gemeente beheerde club en het ontstaan van een nieuwe supporterscultuur centraal staan. De burgemeester van Lens, André Delelis neemt in 1976 voor één symbolische frank het Bollaert-stadion (met destijds een capaciteit van 25.000 plaatsen) van de kolenmijnen over. Hij streeft ernaar het imago van de club te veranderen, zodat de identiteit ervan niet langer uitsluitend berust op de mijnwerkerscultuur: in 1979 verschijnt op het blazoen achter de mijnwerkerslamp het wapen (een toren) van Lens². Aan het einde van het seizoen 1973-74 vindt RCL opnieuw aansluiting bij de top van het Franse voetbal, tot 1989. Het enthousiasme voor RCL moet opnieuw

worden aangewakkerd en dat bovendien voor een nieuw publiek met compleet andere gebruiken. Supporters gekleed in de clubkleuren nemen de plaats in van de traditionele families in zondagse kledij, terwijl fanfares de tribunes veroveren. De vroegere zelfbeheersing wordt vervangen door het theatrale schouwspel van supporters die zowel individueel als in groepsverband de liefde voor hun club betuigen. In het Bollaert-stadion is carnaval welbeschouwd niet langer een seizoensgebonden feest, maar een voortdurend terugkerend fenomeen. Binnen een context van de-industrialisering en jeugdwerkloosheid, zorgt het feestgedruis ervoor dat de sociale cohesie behouden blijft. De opkomst per wedstrijd is aanzienlijk te noemen voor een Franse club, met een gemiddeld toeschouwersaantal dat van 1974 tot 1988 tussen de 10.000 en 19.000 ligt. De Lens-supporters worden tot “beste publiek van Frankrijk” gekroond (hoewel we nooit zullen weten wie deze fraaie benaming bedacht heeft) en RCL vergroot in 1984 de capaciteit van zijn stadion tot 50.000 plaatsen met de bouw van drie nieuwe tribunes. Op het veld brengt het elftal zijn supporters in vervoering: een Franse bekerfinale die wordt gewonnen van het grote Saint-Etienne in 1976, een titel van vice-kampioen in 1977, herhaaldelijke deelname aan de Europa Cup, inclusief een legendarische 6-0 overwinning op Lazio Rome, op 2 november 1977 in Bollaert. De club blijkt een kweekvijver voor jong toptalent te zijn en de prestaties van RCL werken als verzachtend middel tegen de economische neergang van de mijnstreek. De club raakt echter in de schulden doordat hij slecht aangepast is aan de te snelle ontwikkelingen van economische modellen van het voetbal van de jaren tachtig en glijdt aan het eind van het seizoen 1989-90 af naar de bodem van de competitie. Gervais Martel, een lokale ondernemer en zoon van een mijnningénieur, neemt als hierboven aangegeven in 1991 het lot van de club in handen en geeft, in samenwerking met burgemeester André Delelis, een nieuwe impuls aan diens economische, sportieve en symbolische dynamiek. Rondom de club verzamelen zich nu veel economische actoren uit Nord-Pas-de-Calais die weinig tot niets meer te maken hebben met het mijnverleden van de regio. Het opleiden van jonge spelers wordt verkozen boven het aankopen van “voetbalsterren”. Dit in tegenstelling tot het triomfantelijke model van het Olympique de Marseille (OM) van Bernard Tapie dat successen, wereldsterren en dubieuze praktijken opeenstapelt.

Het “ik” wordt een “ander”

RCL en OM delen daarentegen de status van echte “volksclub”, met name doordat zij het abonnement tegen gereduceerd tarief voor de volkstribunes blijven handhaven. Dankzij de sportieve prestaties, stromen steeds meer supporters richting Bollaert, dat de opkomst explosief ziet stijgen (tot maar liefst 49.000 mensen tijdens Lens-Marseille in februari 1992). Ondanks opeenvolgende degradaties naar de lagere regionen vanaf 2008 kan RCL er nog

voetbalclubs met de grootste opkomst van de Franse competitie.

En voor de nieuwkomers in de jaren negentig, degenen die net als ik niet afkomstig zijn uit het mijnbekken, werkt de magie, vooral sinds Bollaert is uitgegroeid tot tempel van de nieuwe Franse voetbalcultuur.

Al sinds de jaren 70 loopt het publiek van Bollaert voorop in de revolutie van het voetbalsupporterschap, maar dit weerhoudt het er niet van zich aan te passen aan de nieuwe Engelse en Italiaanse vormen die gedurende de jaren tachtig hun intrede doen. Daar waar OM zich baseert op aan de andere kant van de Alpen gelegen clubs, nemen de fans in Bollaert een gemengd model aan. Ze nemen massaal de kracht van de Britse spreekkoren over, maar zonder hooliganisme. Vanuit Italië en Marseille komt het model overgewaaid van ultra's die zich in groepsverband verenigen: in 1993 en 1994 verschijnen de "Kop Sang et Or", de "Red Tigers" en de "North Devils", die zich, soms niet geheel zonder frictie, onder de traditionele supporters mengen. Waarschijnlijk zorgt juist deze intergenerationale vermenging op de sfeertribunes van oudere Lens-supporters en jongere ultra's ervoor dat iedere kentering richting hooliganisme voorkomen wordt. Als gevolg hiervan kleuren steeds meer spectaculaire tifo's de Bollaert-tribunes en weergalmen de vurig ingezette spreekkoren van de Marek-tribune die door de andere supporters worden overgenomen door het stadion. Naar Bollaert gaan, wordt daarmee een emotionele en zintuiglijke totaalervaring waarbij je niet anders kunt doen dan je overgeven aan de sfeer die je omwikkelt, pakt en betovert. Het "ik" wordt een "ander", juichend en uitbundig brullend met de buurman op de tribune die kortstondig mijn alter ego wordt doordat hij dezelfde kledij draagt (meestal een sjaal) en dezelfde liederen meezingt. Het "ik" gaat vaak op in een "wij" dat bijvoorbeeld gedefinieerd wordt als "het publiek van Bollaert" of "de Lensois". Het gaat om een "wij" waarin de regionale trots doorklinkt van een groot, industrieel, populair, feestelijk en broederlijk Noord-Frankrijk. Lens wordt het ultieme voorbeeld van een regio gevormd door tot mythe geworden waarden van de arbeidersbevolking. Om op te kunnen gaan in dit "wij", dient men zich een gemeenschappelijke historie of beter gezegd legende eigen te maken, te geloven in de bijbehorende denkbeeldige sociologische kenmerken en te delen in het cultiveren van de collectieve smart (verloren titels, scheidsrechterlijke onrechtvaardigheden, etc.). Supporter worden is hetzelfde als intreden in het religieuze leven. Je bindt je aan andere geloofsbelijders die nochtans sterk van jezelf verschillen, communiceert met hen via de liturgie van liederen en gebruiken in de kathedraal die het stadion is. Verder herken je jezelf in een exclusieve symboliek (sjaals, stickers op de auto, etc.), weet je wat martelaarschap inhoudt en ervaar je soms momenten van emotionele transcendentie – ik zal voor niemand verborgen houden dat ik een werkelijk voetbalkundig orgasme beleefde door het landskampioenschap van Lens op 9 mei 1998 en het wereldkampioenschap van het nationale elftal later dat jaar op 12 juli. Supporter zijn, impliceert ook het aanbidden van een heidense en tamelijk onbeduidende godheid: "de

club” die als eeuwige entiteit de voorkeur krijgt boven het maar al te menselijke en vergankelijke “team”.

Laten we de voetbalsupporter echter niet reduceren tot een idioot die los is geraakt van iedere werkelijkheid. Buiten het stadion en het supportersleven weet hij perfect zijn passie van zich af te zetten... zelfs zodanig, dat hij zich soms aan een zelfanalyse van zijn supporterschap waagt.

Ter completering van de “wij”-identiteit van Lens, is het noodzaak een “ander” te vinden waartegen men zich kan afzetten. In het onderhavige geval wordt deze “ander” gevonden in LOSC en PSG. De supporters van de typische volksclub RCL creëren opzettelijk een sterk karikaturaal beeld van LOSC als bourgeoisclub zonder werkelijke binding met het volk, zonder échte trouwe achterban en daarmee welbeschouwd zonder bestaansrecht. LOSC wordt weggezet als een soort Monaco van het noorden dat bestuurd wordt door grote bedrijfsmagnaten als Michel Seydoux, afkomstig uit een invloedrijke familie van textielbaronnen in Noord-Frankrijk. Als echte Lens-supporter kan ik met moeite een minachtende grijns onderdrukken, zodra ik hoor dat LOSC in 2017-18 zijn stadion niet gevuld krijgt en zich moet verlagen tot het verspreiden van flyers op de markt en het tonen van reclamespots in bioscopen van de Rijselse metropool. Afgezien van een onbetwistbare harde kern van supporters, heeft LOSC moeite om een vast publiek te vinden. De afkeer van PSG vindt eveneens zijn oorsprong in het creëren van een min of meer karikaturaal beeld van de club als verpersoonlijking van hoofdstedelijke arrogantie en de corrumperende werking van geld. Met supporters van andere regionale clubs, hebben RCL-fans daarentegen uitstekende verhoudingen, bijvoorbeeld met VAFC (Valenciennes), Boulogne of Saint-Etienne. Deze voetbalclubs hebben eveneens een arbeidersverleden en delen dezelfde frustratie in het hedendaagse voetbal in economisch en sociaal opzicht achtergesteld te zijn aan de clubs uit de grootste steden in hun respectieve regio's. Dit minderwaardigheidsgevoel wordt nogmaals versterkt door het feit dat Lyon en Rijsel sinds 2002 spectaculair zijn opgebloeid dankzij hun aanzienlijke financiële middelen!

De beste aanhang van Frankrijk

Laten we eerlijk zijn, de identiteit van een groep supporters berust op een aantal waarheden, maar ook op het fabriceren en cultiveren van een flink aantal mythen. In zijn werk ontkracht de socioloog William Nuytens deze mythen zorgvuldig en toont hij aan dat de hedendaagse supporter van Rijsel net zomin burgerlijk is als dat de Lens-supporter zogenaamd uitsluitend uit de arbeidersklasse afkomstig zou zijn³. De overtuigingskracht van mythen is des te effectiever als deze door anderen worden overgenomen en verspreid. In zijn succesvolle film *Bienvenu chez les Ch'tis* uit 2008, gebruikt de uit Armentiers afkomstige regisseur Dany Boon RCL en zijn supporters als symbool voor de feestelijke en gastvrije regio. In 2010 voert een telefoonprovider een landelijke reclamecampagne,

getiteld “de 12e man”, waarin verschillende soorten supporters tegenover elkaar geplaatst worden. Op één van de reclameposters zien we een goedmoedige Lens-fan met een grote trommel midden op straat staan in een mijnwerkersbuurt. Een andere poster toont een grote bourgeoisfamilie in een klassieke pronkkamer met de portretten van de voorouders aan de muur, een Perzisch tapijt op de vloer en alle familieleden uitgedost in LOSC-tenue. Het Louvre-Lens museum kan uiteraard niet achterblijven en organiseert in 2016 een participatieve tentoonstelling “RC-Louvre, herinneringen aan bloed en goud”.

Maar dit beeld van de RCL-supporter zou niets betekenen zonder de overdracht van generatie op generatie. Welke voetbalgekke ouder heeft zijn kinderen niet geleerd dat ware clubliefde een kwestie van “loyaliteit en trouw” is? En het eerste stadionbezoek met de kinderen is zelfs voor de gematigde voetbalfans een onvergetelijke gebeurtenis. Juist de intergenerationele overdracht van de supporterscultuur en bijbehorende mythische waarden (“Lens, c’est le Nord”, “Lens c’est une famille”) verklaart de loyaliteit van het RCL-publiek. Hoe valt anders te begrijpen dat er nog steeds zoveel jong publiek naar het Bollaertstadion komt, ondanks het feit dat deze jongeren met hun twintig jaar noch de extase van de landstitel van 1998 hebben meegemaakt, noch de mooie behaalde overwinningen in de Europa Cup. Zij kennen slechts de teleurstellende resultaten en het kwakkelende financieel beleid van de club van de afgelopen tien jaar. RCL heeft een blijvende aantrekkingskracht die niet zozeer gebaseerd lijkt te zijn op de prestaties op het veld, als wel op de fanatieke schare supporters en de indrukwekkende wijze waarop deze fans hun liefde voor de club betuigen. In 2017 behaalt het documentaire theaterstuk *Stadium* van Mohammed El-Khatib, een ware triomf in het nochtans zeer elitaire en eigentijdse Théâtre de la Colline in Parijs. In het stuk staat de RCL-supportersbeleving centraal en verschijnen maar liefst zestig Lens-fans op het toneel. Een van de opvoeringen werd zelfs vereerd met een bezoek van oud-president François Hollande. Dit alles draagt bij aan de beeldvorming van de Lens-supporter als ideale voetbalsupporter en deze landelijke erkenning voedt de trots van de Lenois.

Het mag dan wel zo zijn dat er evenveel witte als blauwe boorden in het publiek te vinden zijn en dat de gegoede supporter op de Lepagnet-ertribune precies dezelfde wedstrijd bekijkt als de werkloze fan op de Marek of Tranninvolkstribunes: desalniettemin blijft Lens de volksclub bij uitstek. Een groot stadion als Bollaert mag dan een smeltkroes zijn van verschillende sociale klassen, leeftijdsgroepen, mannen en vrouwen (ondanks een nog steeds mannelijke meerderheid): Lens is en blijft een voetbalclub voor de werkende klasse. Geweld en domheid kunnen op ieder moment de kop opsteken, maar: Lens heeft “het beste publiek van Frankrijk”. Op achttienjarige leeftijd zingen we op de sfeertribune mee met de meest fervente supporters. Als we vijftwintig zijn en een universitair diploma op zak hebben, verplaatsen we ons zonder spijt naar de kalme, meer familiale zijtribunes. En als veertiger, hand in hand met de kinderen

die in een initiatieritueel vol emotie hun eerste roodgele sjaal omgeknoopt hebben gekregen, zijn we ineens niet zo vies meer van de eretribune die we ooit zo verguisden om diens conformisme. En toch... De voetbalsupporter mag al deze sociologische en historische waarheden dan kennen, hij zal ze halsstar- rig ontkennen. Iedere supporter heeft zich namelijk de beroemde laatste regels eigengemaakt van John Fords western *The Man Who Shot Liberty Valance*: “als de legende de waarheid overtreft, kies dan voor de legende”. Hier dringt een cruciale vraag zich op: waarom de legende verkiezen boven de waarheid, de mythe boven de rede, de status van supporter boven die van toeschouwer?

Omdat de mythe het dagelijkse leefbaarder maakt, reliëf verleent aan platitudes en verveling plaats doet maken voor vrolijkheid. Zonder partijdige passie zou voetbal enorm aan theatrale waarde inboeten en zou waarschijnlijk niet langer een van de grootste “typische spektakels van onze tijd” zijn, om met Christian Bromberger te spreken. Laten we hem het laatste woord geven: “Als het zoeken naar emoties een van de cruciale drijfveren voor sportspektakel is, is partijdigheid de noodzakelijke voorwaarde om een maximale hartstochtelijke intensiteit te kunnen garanderen bij sportieve confrontaties. Deze partijdigheid is ook noodzakelijk om het gevoel te krijgen onderdeel te zijn van een nog ongewisse geschiedenis die zich voor onze ogen ontvouwt en die we rechtstreeks vanaf de tribune denken te kunnen beïnvloeden door een intense vocale en fysieke bijdrage te leveren. In tegenstelling tot de film of het theater, is de uitkomst hier niet reeds voorafgaand aan de voorstelling bepaald⁴.

Dat is waarom ik supporter werd en ben gebleven! ■

(Uit het Frans vertaald door Christiaan Seemann)

NOTEN

- 1 Over de politieke en sociale geschiedenis van RCL, cf. Marion Fontaine, *Le Racing club de Lens et les « gueules noires »*. *Essai d'histoire sociale*. Paris, Les Indes savantes, 2008.
- 2 Ibid.
- 3 Williams Nuyttens, *La popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*. Arras, Artois presses université, 2004.
- 4 Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris, Bayard, coll. « Agora », 1998, p.30-31